

Cairon. Vivre et mourir au Néolithique, la Pierre Tourneresse en Calvados

Charles-Tanguy Le Roux



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rao/1867>

DOI : 10.4000/rao.1867

ISBN : 978-2-7535-2790-4

ISSN : 1775-3732

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 319

ISBN : 978-2-7535-2641-9

ISSN : 0767-709X

Référence électronique

Charles-Tanguy Le Roux, « Cairon. Vivre et mourir au Néolithique, la Pierre Tourneresse en Calvados », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 29 | 2012, mis en ligne le 30 décembre 2012, consulté le 27 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rao/1867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.1867>

Ce document a été généré automatiquement le 27 juillet 2021.

@ Presses universitaires de Rennes

Cairon. Vivre et mourir au Néolithique, la Pierre Tourneresse en Calvados

Charles-Tanguy Le Roux

RÉFÉRENCE

Ghesquière E. et Marcigny C. (dir.), 2011 – Cairon. Vivre et mourir au Néolithique, la Pierre Tourneresse en Calvados, Rennes, PUR (coll. Archéologie et Culture), 200 p. (ISBN 978-2-7535-1438-6, 24 €).

- 1 S'il est une région où le mégalithisme est reconnu de très longue date, c'est bien la Normandie occidentale. Sans remonter à l'emblématique découverte de Cocherel, qu'il nous suffise de rappeler l'action des *Antiquaires de Normandie* dès le début du XIXe siècle, avec notamment l'étude du tumulus de la Hogue à Fontenay-le-Marmion. Entreprise en 1829 et publiée en 1833, celle-ci devait rester un document de base pour bien des manuels pendant plus d'un siècle.
- 2 Mais, comme chacun sait, les choses ont bien évolué ces dernières décennies. Sous l'impulsion de quelques « néo-pionniers » puis d'équipes dynamiques dans lesquelles les co-directeurs du présent ouvrage et une bonne partie de leurs quinze collaborateurs ont joué un rôle décisif, le flambeau devait se rallumer en matière de mégalithisme, à Fontenay-le-Marmion et Colombiers-sur-Seulles, mais aussi à Condé-sur-Ifs, Ernes, Rots et ailleurs. Dans ce cadre général, les fouilles programmées menées de 1996 à 1999 à la Pierre Tourneresse auront tenu une place éminente comme le rappelle A. Chancerel dans sa préface.
- 3 Entre une « présentation générale » du site (p.15-21) et une mise en situation conclusive (« Cairon dans le Néolithique Bas-Normand », p.173-183), le cœur de l'ouvrage s'articule en deux parties : « le dolmen » (p. 23-60) et « sous le dolmen »

(p. 61-172). En effet, un des intérêts majeurs de cette opération est d'avoir mis en évidence une occupation pré-mégalithique structurée de la fin du -Ve millénaire.

- 4 Le premier de ces développements montre une fois de plus combien un site apparemment violé et bouleversé à maintes reprises (de l'époque romaine à la seconde guerre mondiale dans le cas présent) peut encore conserver des informations pour qui sait l'interroger avec compétence et méthode. Aujourd'hui, c'est là un truisme parmi les archéologues mais c'est encore loin d'être évident hors de leur microcosme, notamment chez des aménageurs et décideurs parfois trop heureux de décréter qu'il « n'y a plus rien à voir ». Nous hésitons d'autant moins à taper sur le clou que ce monument martyrisé a même pu fournir aux chercheurs un argumentaire cohérent pour leur en permettre une restauration/présentation intelligible par le grand public (une des seules actuellement visibles dans le département), la maintenance en étant assurée par une commune dont il convient de souligner la clairvoyance.
- 5 Le cairn est de plan subcirculaire (22 m de diamètre moyen) n'ayant apparemment comporté qu'un parement périphérique, plus peut-être des esquisses de structures rayonnantes internes. On y trouve deux chambres sépulcrales. La « chambre 1 », en position centrale montre un plan ovalaire (4,5 x 3,5 m) marqué par une série d'orthostates jadis manifestement complétés par une maçonnerie sèche. Côté nord se note une petite « alcôve » quadrangulaire ; à l'est, y débouche un couloir d'accès bien marqué (8 m de long, 0,8 m de largeur moyenne). La « chambre 2 », piriforme, est en position très excentrée avec ouverture à l'ouest. Les relations d'antériorité-postériorité entre ces deux structures architecturales sont bien entendu discutées, mais sur des bases malheureusement fragiles vu l'état du monument. Il en est de même pour leurs fonctions respectives, sachant que les restes d'au moins huit individus et plusieurs fragments de coupes à socle ont été retrouvés dans la tombe centrale tandis que la chambre 2, pourtant moins bouleversée, n'a livré qu'un jeune enfant accompagné d'une crache de cerf perforée. Six dates radiocarbone sur ossements permettent de situer le fonctionnement de la chambre 1 dans le premier quart du IV^e millénaire, d'envisager une dégradation du cairn assez rapide mais une introduction tardive de l'enfant dans la chambre 2 (vers -3100 / -2900).
- 6 Comme dit plus haut, un niveau archéologique pouvant localement dépasser la dizaine de centimètres d'épaisseur a été retrouvé sous le cairn et ses éboulis. Fouillé sur plus de 700 m², il a livré un mobilier abondant et une série de foyers, fosses et trous de poteaux ; ces derniers permettant de restituer le plan d'un bâtiment très légèrement trapézoïdal (longueur 18 m ; largeur 7 m à l'ouest, 6 m à l'est). Par ailleurs, deux alignements de trous de poteaux ayant entraîné des effets de paroi ont également été notés, ainsi que quatre foyers en cuvette, six foyers plats et une dizaine de fosses ayant pu recevoir des stèles (un chicot était encore en place). La concentration d'une bonne part de ces structures dans une zone relativement circonscrite et plusieurs observations (sur le comblement et l'état des vestiges) amènent les fouilleurs à envisager un possible « espace cultuel » dont la nature est discutée, par comparaison notamment avec les niveaux « pré-TDM » de la Table-des-Marchands à Locmariaquer. Trois dates radiocarbone permettent de lui proposer une fourchette -4500 / -4350, contemporaine du Castellic ancien armoricain.
- 7 Les vestiges mobiliers du vieux sol (lithiques, céramiques et osseux) sont ensuite présentés, à travers leur distribution spatiale tout d'abord. Considéré comme homogène, cet ensemble fait ensuite l'objet d'études technologiques et typologiques

fouillées avant que n'en soit discutée l'attribution chrono-culturelle. Fort d'une centaine d'éléments de forme, le corpus céramique est le plus abondant actuellement disponible pour la Basse-Normandie, même s'il est très fragmenté ; il renvoie à la fin du Néolithique moyen I ou au début du NM II régional (des comparaisons sont discutées avec les cultures « armoricaines » de cette période). Il en est de même pour l'outillage osseux et pour le lithique, qui « ne présente pas encore les caractères [du] Néolithique moyen II régional » mais où une surreprésentation des armatures de flèches « suggère peut-être un (ou des) épisode(s) belliqueux ». Cinq dates radiocarbones « fiables » placent cet habitat entre -4300 et -3980.

- 8 Les « témoins de consommation et de paléoenvironnement » comprennent des restes mammaliens (517 déterminables, dont 248 renvoient à 3 taxons domestiques – bœuf, caprinés et porc), mais aussi une douzaine de coquillages marins (la côte actuelle est distante de 11 km, ce qui alimente un débat sur les rapports entre rivage et hinterland). Pour ce qui est des 952 macro-restes végétaux recueillis, 13 taxons sont attestés ; y dominent les *cerealia* (409 restes – spécifiquement déterminables ou non, mais avec nette prééminence du froment) et 320 fragments de noisettes. À noter enfin 8 résidus carbonisés de probables bouillies de millet qui ouvrent des perspectives nouvelles sur les pratiques alimentaires de la période dans le nord-ouest de la France. Quant à l'anthracologie, elle montre une forte dominance du chêne caducifolié parmi les 15 taxons représentés ; son seul véritable concurrent est le noisetier, mais il faut noter la présence – certes anecdotique – du pin. L'étude conclut à l'exploitation de trois principaux écosystèmes (une chênaie dense, une lisière et une ripisylve). Enfin, l'étude sédimentologique et palynologique d'un fond de vallon distant de moins de cent mètres a permis de compléter cette approche pour proposer *in fine* la reconstitution d'un cadre de vie bas-normand au Néolithique moyen, ce qui n'est pas le moindre intérêt du site de Cairon (regrettons toutefois que la concordance des chiffres entre texte et tableaux ne soit pas toujours évidente et qu'il faille plus d'une fois sortir sa calculette pour y voir clair).
- 9 Ceci dit, le texte est facile à lire (malgré une hiérarchie des sous-titres pas toujours évidente) ; il est soutenu par 167 figures et 8 planches en couleur, toutes de belle qualité et par une bibliographie de 156 titres. Malheureusement, le renvoi du millésime en fin de chaque référence n'en facilite pas la consultation à partir des appels du texte (donnés sous la forme normalisée « Harvard ») – tant il est vrai qu'une norme idéale et consensuelle est encore à inventer en ce domaine... En conclusion, un « bel ouvrage », à lire impérativement par tous les néolithiciens du Nord-Ouest de la France – et de bien au-delà en raison des nombreuses comparaisons pertinentes proposées au fil des discussions qui en émaillent les chapitres. C'est également un volume qui sera sans doute appelé à « faire référence » pendant longtemps ; dommage donc qu'il ne comporte pas le moindre résumé anglais... son impact mérité à l'international risque d'en être affecté et ce serait dommage.